

BANDI

LA DÉNONCIATION

Récits traduits du coréen  
par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel

*Postface de Pierre Rigoulot*



Éditions  
Philippe Picquier

*Ouvrage publié sous la direction de*  
LIM YEONG-HEE

Titre original : *Gobal*

© 2014 by Bandi & Happy Unification Road

All rights reserved

First published in Korea by Chogabje.com

This French edition is published by arrangement with KL Management,  
Seoul Korea

© 2016, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Eric Lafforgue

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1156-1

## *Une luciole en Corée du Nord*

Bandi (un pseudonyme qui signifie Luciole) naît en 1950. Pendant la guerre de Corée, ses parents se réfugient en Chine. Il y passe son enfance, puis toute la famille revient s'installer en Corée du Nord. Bandi fait aujourd'hui partie du Comité central de la Fédération des auteurs de Chosun<sup>1</sup>.

Doté depuis toujours d'un talent pour l'écriture, Bandi se fait remarquer dans le domaine littéraire dès le début des années 1970, alors qu'il n'est âgé que d'une vingtaine d'années, et réussit à faire publier ses textes dans des magazines nord-coréens. Pendant un temps, pris par son dur labeur d'ouvrier, il est contraint d'abandonner son rêve de devenir auteur, mais la passion est la plus forte et, malgré la fatigue, il reprend la plume et écrit dès qu'il en a l'occasion. Les œuvres qu'il rédige alors permettent de faire connaître son talent et nombre de ses articles sont publiés dans la revue officielle de la Fédération des auteurs de Chosun.

---

1. Il s'agit du nom de l'ancien royaume de Corée, lorsque le pays était dirigé par la dynastie Yi, qui occupa le trône de 1392 à 1910. Aujourd'hui encore, les Nord-Coréens appellent leur pays Chosun (ou Buk-Chosun). En revanche, les Sud-Coréens utilisent la nouvelle transcription Joseon et uniquement pour faire référence à cette période.

Lors de la grande famine, qui débute en 1994, l'année du décès de Kim Il-sung, Bandi perd beaucoup de proches, un certain nombre d'entre eux meurent de faim, d'autres fuient le pays en quête d'une vie meilleure. Suite à ces déchirements, Bandi remet profondément en cause le fonctionnement de la société nord-coréenne et décide, par le biais de ses écrits, de faire savoir au monde entier ce qu'il en pense.

Bandi se définit lui-même comme le porte-parole des habitants de Corée du Nord contraints de subir tout à la fois les conséquences désastreuses de l'économie socialiste propre à ce pays, un régime de castes et un système de punitions collectives – le mal le plus cruel qui soit dans toute l'histoire de l'humanité. L'écrivain récolte les histoires douloureuses que les habitants vivent au quotidien mais dont ils ne peuvent se plaindre auprès de personne, et redonne vie à chacune de ces anecdotes au travers de sa création littéraire ; les rumeurs, les faits réels, tout ce qu'il voit et entend l'inspire.

Malheureusement, la réalité de son pays, isolé du monde comme par des remparts infranchissables, ne permet pas à ses œuvres de voir le jour. Il ne renonce pas pour autant, continue d'écrire et accumule ainsi, peu à peu, les récits publiés ici, convaincu que le moment fatidique viendra forcément. Et un jour, une femme proche de sa famille résidant à Hamhung, avec qui Bandi entretient une relation de confiance, vient le voir pour lui confier qu'elle a décidé de traverser la frontière et de passer en Chine. Bandi aimerait pouvoir faire de même, mais ses contraintes familiales l'en empêchent, contrairement à cette parente qui n'a pas de famille à charge. Cependant il

voit là une occasion à saisir. Après trois jours passés chez lui, elle s'apprête à partir lorsqu'il lui met dans les mains deux manuscrits qu'il avait jusque-là gardés bien cachés. Elle les lui rend aussitôt en disant qu'elle n'a pour le moment aucune garantie de pouvoir quitter le pays saine et sauve, mais lui promet de revenir chercher les feuillets dès qu'elle aura trouvé une issue sûre.

Bandi est déçu mais n'a pas d'autre choix que d'attendre. Plusieurs mois plus tard, un jeune homme qu'il n'avait jamais vu se présente à son domicile et lui tend une lettre enveloppée dans une pochette plastique, sans dire un mot. Le contenu de la lettre est le suivant :

*Bonjour grand frère, c'est moi Myeong-ok. Je suis désolée de ne pas avoir pu donner de nouvelles plus tôt. Je suis désormais en lieu sûr. Celui qui m'a aidée va t'envoyer quelqu'un avec cette lettre. Quand tu l'auras lue, donne-lui ce que tu voulais me confier l'autre jour. Tu peux lui faire confiance. Il n'y a que toi et moi qui sommes au courant. Il me semble qu'il y avait deux choses.*

*J'aimerais tant que vous aussi puissiez vivre un jour dans un monde meilleur. Dès que je pense à ma famille là-bas, j'en ai les larmes aux yeux. Grand frère, promettons-nous de nous revoir... J'espère de tout mon cœur que ce jour viendra. Prends soin de ta santé.*

*Myeong-ok*

Après avoir lu ce message, Bandi hésite un moment, puis sort les manuscrits bien dissimulés au fond d'une petite armoire et les tend au jeune homme, l'air de dire que, de toute façon, d'une

manière ou d'une autre il va mourir, que cela n'a plus d'importance et qu'il n'a pas d'autre choix. Le jeune homme repart aussitôt et les manuscrits conservés par Bandi pendant si longtemps se retrouvent en Corée du Sud.

Tout comme Soljenitsyne, écrivain dissident d'Union soviétique et auteur de *L'Archipel du goulag*, qui avait fait passer clandestinement son roman à l'Ouest pour qu'il soit publié là-bas, l'écrivain dissident nord-coréen Bandi est devenu la luciole qui attend impatiemment de sortir de sa cachette pour éclairer son pays plongé dans le noir. Aujourd'hui, on ne peut que souhaiter que Bandi continue d'écrire en brandissant haut sa plume, dans l'espoir que prenne fin le communisme, et en attendant avec la plus grande impatience le jour où les deux Corées seront enfin réunies, jour où il pourra jouir pleinement de sa liberté et écrire tout ce dont il a envie.

DO HEE-YOON

*Responsable de l'ONG « Solidarité et droits  
de l'homme pour les réfugiés nord-coréens »*

## PROLOGUE

*Ce barbu européen  
A affirmé que le capitalisme est un monde d'obscurité  
Tandis que le communisme est un monde de lumière.*

*Moi, Bandi, qui vis dans le monde de lumière,  
Mon destin est de ne briller que dans l'obscurité  
Et je dénonce haut et fort que  
Si cette obscurité est une nuit sans lune  
Le monde de lumière de ce barbu est un abîme  
Où il fait un noir d'encre.*

*Je vis en Corée du Nord depuis cinquante ans,  
Comme une machine parlante,  
Comme un homme attelé à un joug.  
J'ai écrit ces histoires,  
Poussé non par le talent,  
Mais par l'indignation,  
Et je ne me suis pas servi d'une plume et d'encre,  
Mais de mes os et de mes larmes de sang.*

*Elles sont aussi arides que le désert,  
Aussi brutes que la prairie sauvage,  
Aussi pitoyables qu'un malade,*

*Aussi maladroites qu'un grossier outil en pierre,  
Mais, cher lecteur,  
Je t'en prie, lis-les !*



## L'ORME-TRÉSOR

Il faisait froid. La tempête de neige emplissait l'espace entre le ciel et la terre de millions de flocons scintillants. Des volutes de fumée sortant des cheminées montaient en tourbillonnant violemment avant de s'enfuir en toute hâte vers on ne savait où.

De même, Jeon Yeong-il se précipita vers son bureau, déverrouilla la porte et entra comme s'il était poursuivi. Il mit tout de suite les mains sur le radiateur. Son corps tremblait de froid. Le téléphone posé sur la table sonna, mais c'était le cadet de ses soucis. Toute son attention portait sur le radiateur. Malheureusement, celui-ci ne chauffait pas plus que le souffle du nez d'un cadavre. Dans la chaudière où on brûlait autrefois du charbon, on ne mettait désormais plus que de la sciure humide, et même ça, il n'y en avait pas suffisamment. Alors, comment espérer obtenir un peu de chaleur ? L'Etat n'arrivait plus à approvisionner en charbon ni les entreprises ni la population, ce qui fait que plus de mille foyers des employés de l'usine où travaillait Yeong-il dépendaient de la seule sciure produite par celle-ci. Pourquoi sombrait-on dans une telle misère ? C'était vraiment navrant...

« Merde ! » s'énerma Yeong-il. Le téléphone continuait de sonner mais ses mains ne se réchauffaient pas assez vite. Son haleine sur la vitre faisait fondre le givre qui dégoulinait en grosses gouttes noires de crasse. Voilà ce qui le mettait en colère. Ce n'était pas le radiateur qui réchauffait les hommes, mais les hommes qui apportaient de la chaleur dans la pièce. Si telle était la situation dans l'unique bureau au sein de l'entreprise réservé aux policiers armés, inutile de dire ce qu'il en était dans les autres salles.

« Et merde ! » grommela encore Yeong-il avant de saisir brutalement le combiné du téléphone dont la sonnerie faisait un véritable vacarme.

— Allô, c'est bien le bureau des polichiers de l'ugine ? cria à l'autre bout du fil une voix stridente à vous déchirer les tympans.

Rien qu'au défaut d'élocution, Yeong-il devina tout de suite qu'il s'agissait de Chae Gwang, le chef du service de communication de la police. Mais, trop engourdi par le froid, il n'avait pas envie de répondre et se contenta d'attendre la suite.

— Hé, c'est Chae Gwang !

— Ah, bonjour camarade chef du service de communication, le salua Yeong-il d'un ton faussement joyeux. Que me vaut l'honneur...

— Aujourd'hui, coupa Chae Gwang, che n'est pas en tant que chef du cherviche de communicachion que je t'appelle, mais je veux plutôt jouer le rôle du chef du cherviche de churveillanche.

— Chef du service de surveillance ? Il est arrivé quelque chose ?

— Comment ch'appelait-il déjà... ? Ah oui ! Irya Madya ! Il y a bien un homme qui ch'appelle Irya Madya dans chette uquine, non ?

— Oui, oui, mais Irya Madya est un surnom, son vrai nom est Seol Yong-su...

— Cheol Yong-chu ?

— Vous savez, cet homme qui jouissait encore d'une certaine renommée dans les tournois de *ssireum*<sup>1</sup> il y a une dizaine d'années... Il était vraiment très costaud et renversait tous ses adversaires en criant : « Irya Madya ! » C'est un vieil homme désormais, il va d'ailleurs bientôt prendre officiellement sa retraite.

Intéressé malgré lui par cette conversation, Yeong-il présenta dans les grandes lignes Seol Yong-su, un personnage célèbre à l'époque où le jeune homme avait fait son armée.

— Mais voyons, tu chais bien que cha ne fait pas longtemps que je chuis ichi, je n'y connais rien à ches hichtoires d'il y a dix jans ! Laiche tomber !

— Ah oui, vous avez raison, je n'y avais pas pensé.

— En tout cas, che churnom bijarre, Irya Madya, cha vient de là, hein ?

— Non, pas exactement. Cet homme a passé sa vie à travailler comme cocher, et ces mots d'encouragements, « Irya Madya ! », qu'il criait pour faire avancer son cheval sont devenus pour lui une sorte de rengaine. Un jour, dans une réunion d'employés de l'usine, il a voulu intervenir dans la discussion pour la première fois de sa vie, et comme il n'arrivait pas à se souvenir d'un mot, il a marmonné : « Irya Madya, qu'est-ce que c'était déjà... Irya Madya... » C'est de là que...

— Hahahahahahaha...

— Hihihihihhi...

---

1. Sport traditionnel qui s'apparente à la lutte.

Chae Gwang était pris d'un rire incontrôlable, et Yeong-il ne put s'empêcher de faire de même.

— Ça n'a rien d'étonnant. Déjà quand il était petit, il était tout en muscles. Il n'a jamais fréquenté l'école. Mais quand il conduit sa charrette chargée à ras bord, debout derrière l'animal, et qu'il passe à la vitesse du vent en hurlant « Irya Madya ! », tout le monde s'arrête et le fixe, bouche bée, car il est très impressionnant.

— En tout cas, cha m'a l'air d'être un drôle de bonhomme ! Mais au fond, qui est-il vraiment ?

— Au fond ?

Yeong-il garda le silence. La conversation allait sans doute s'éterniser. D'une main, il attrapa la chaise de bureau et l'approcha du radiateur pour s'asseoir juste devant. Le combiné coincé entre le menton et l'épaule, il étendit les bras derrière lui pour toucher l'appareil de chauffage. Le fil du téléphone, tendu au maximum, vibra un peu. L'échange entre les deux hommes, qui avait commencé sur un sujet plutôt banal, prenait de la densité en abordant le fond de la personnalité de Seol Yong-su, et cela mettait Yeong-il très mal à l'aise. Tout le monde à l'usine savait qu'ils étaient très proches. Seol Yong-su et le père de Yeong-il étaient frères de sang depuis qu'ils avaient travaillé ensemble sur un chantier éreintant pendant l'occupation japonaise, et ils avaient toujours été très liés, jusqu'à la mort du père de Yeong-il, quelques années plus tôt. Tout ça n'était un secret pour personne. Yeong-il appelait Seol Yong-su « oncle », et le fils de Seol Yong-su, actuellement officier dans l'armée, faisait de même pour le père de Yeong-il. Il était donc tout à fait normal que le jeune homme soit sur des charbons ardents face à la volonté de Chae Gwang

d'en savoir plus sur le type d'homme qu'était Seol Yong-su.

Yeong-il reprit le combiné qu'il avait un instant posé à côté de lui et souffla quelques coups dessus. Chae Gwang, qui avait patienté jusque-là, toussota en guise de réponse. Il pensait sans doute que son interlocuteur était en train de feuilleter les dossiers concernant Seol Yong-su.

— Ecoutez... en tout état de cause, nous n'avons rien à reprocher à l'ouvrier Seol Yong-su, trancha Yeong-il d'un ton ferme.

— Mais chi tu dis cha comme cha, comment veux-tu que je comprenne ? Choisis plus concret !

— D'accord. Alors concrètement, il a été l'un des premiers membres du Parti après la libération du pays, c'est un vétéran de guerre. Il a été héroïque dans son rôle de cocher pendant les affrontements. De l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui, perché sur sa charrette, il a consacré tous ses efforts à la construction du régime socialiste. Il y a à peine quelques minutes, j'étais dans le bâtiment culturel de l'usine pour assister à la remise des médailles, je viens tout juste de rentrer au bureau. Seol Yong-su a encore reçu une décoration, la médaille de l'ordre du drapeau de deuxième classe. C'est sa treizième récompense.

— Mais alors, pourquoi un homme comme lui a agi comme cha ?

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda enfin Yeong-il.

Cette question lui trottait dans la tête depuis déjà un moment.

— Tu chais, chez che vieillard, il y a un orme.

— Oui, tout à fait, c'est un très grand arbre.

— Il paraît que le câble téléphonique de la police pachait tout près de chet orme.

— Oui, et alors ?

— Eh bien avant-hier, nos jhommes chont allés là-bas pour le contrôle de la ligne, et comme l'arbre les gênait, ils jont voulu en couper une branche.

— Et puis ?

— Alors tu chais comment che chatané Irya Madya a réagi ? Dès le début il a fait une crige de nerfs et après il a menaché tout le monde en disant : « Très bien, chi vous touchez la plus petite feuille de chet arbre, je vous coupe en morcheaux avec ma hache ! » Il est même allé juchqu'à brandir la hache pour de bon !

— Il a fait ça ? Vraiment ?

— Oui, et à cauge de cha, mes gars n'ont pas pu travailler. Ches abrutis qui d'habitude chont de vrais lynxchs n'ont pas réuchi à le faire plier. Je les ai chévèremment réprimandés, alors qu'ils j'étaient innocents. Che vieillard ne va pas ch'en chortir comme cha !

Sur ce, Chae Gwang donna un violent coup de poing sur son bureau. En entendant ça à l'autre bout du fil, Yeong-il visualisa le corps de Chae Gwang, petit et robuste, en forme de toupie, et ne put s'empêcher de rire malgré la gravité de la situation. Cet homme, une vraie tête de mule capable de passer par le mur si la porte était fermée, pouvait déclencher un drame pour un problème complètement insignifiant. Il fallait donc s'occuper avant tout de lui faire entendre raison. Voilà ce que se dit Yeong-il à cet instant.

— Hahaha, camarade chef, à force de vous agiter ainsi, vous risquez de faire friper comme une courge votre magnifique ventre généreux, vous devriez rester raisonnable.

— Quoi ?

— Je veux dire par là que si vous vous tracassez pour si peu, vous allez vous abîmer inutilement la

santé, camarade chef. L'orme en question a une longue histoire, qui justifie en partie la réaction de Seol Yong-su.

— Comment ça, une longue hichtoire ? J'en ai rien à faire !

— Vous savez, cet arbre, le vieux Seol Yong-su l'a planté en 1948, en souvenir de son adhésion au Parti.

— Il ch'agit donc d'un arbre hautement important ? ironisa Chae Gwang, *Aïgo*, comme j'ai peur !

Malgré le désagréable ricanement de Chae Gwang, Yeong-il ne se démonta pas et ne décolla pas le combiné de sa bouche.

— Bien sûr, c'est un arbre qui compte beaucoup.

Yeong-il ravala péniblement la suite, montée jusque dans sa gorge : « Il y a aussi un orme dans le jardin de la maison que j'ai héritée de mon père, il a été planté le même jour, pour la même raison. » Les deux frères de sang, qui avaient travaillé avec des chevaux et des vaches au transport du bois dans les chantiers avant la libération du pays, avaient adhéré au Parti en même temps. Ces arbres du souvenir portaient en eux leur rêve d'un avenir plein de promesses.

Yeong-il se rappela un épisode du passé, quand il n'était encore qu'un écolier aux cheveux coupés en brosse. Ce devait être quelques jours avant le 1<sup>er</sup> mai, le jour de la fête du Travail, mais il ne savait plus exactement en quelle année... A force de se plaindre et de geindre parce que ses parents ne voulaient pas lui acheter un nouveau jogging, il avait fini par prendre un coup de poing dans la nuque de la part de son père. Terriblement vexé, il avait couru droit chez son oncle en braillant tout le long du chemin. Seol Yong-su, alors occupé à enduire les murs de l'étable d'argile

préalablement pétrie avec les pieds, en prévision de l'hiver, l'avait accueilli à bras ouverts. Il l'avait écouté déverser toute sa tristesse et sa colère entre ses sanglots.

— Ah bon ? Ce vilain barbu a tapé notre petit Yeong-il ? Tu vas voir, il va avoir affaire à moi !

Ainsi Seol Yong-su avait-il consolé Yeong-il en faisant mine de se ranger de son côté, puis il avait posé son couteau à enduire et fait asseoir le petit garçon sur ses genoux.

— Yeong-il, tu vois cet arbre ? avait-il dit en désignant un petit orme qui commençait à prendre racine près de l'étable, au pied de la haie de roseaux et de sorgho. Il y a exactement le même chez toi, n'est-ce pas ?

Le garçon, pas encore remis de son chagrin, s'était contenté de hocher la tête en guise de réponse.

— Tu sais comment s'appelle cet arbre ?

— Ben oui, c'est un orme, avait répondu Yeong-il avec une moue de mécontentement parce que son oncle avait cessé de prendre sa défense pour lui poser ce genre de question futile.

— Oui, tu as raison, c'est un orme. Mais ce n'est pas n'importe quel orme, c'est un orme-trésor.

— Un orme-trésor ?

— Oui, tu verras, quand cet arbre aura grandi et qu'il sera aussi haut que la cheminée en ciment de l'usine de sauces, il donnera des bonbons, toutes sortes de friandises et plein d'autres choses encore.

— Pfff, c'est des bobards.

— Non, c'est vrai, crois-moi. Est-ce que je t'ai déjà menti ?

— Alors, il poussera aussi des joggings sur cet arbre ?



— Et pas seulement ! Il va aussi donner du riz blanc, de la viande, des vêtements en soie, et même des maisons à toit de tuiles.

— Wouah, c'est super ! s'était exclamé Yeong-il en battant des mains.

— Mais écoute-moi bien, Yeong-il, pour que ce jour arrive, nous devons travailler toujours plus dur et nous montrer patients. Moi, ton oncle, je dois conduire ma charrette à cheval avec le plus grand sérieux, pour participer au mieux à la construction de la nouvelle Chosun démocratique. Quant à toi, Yeong-il, tu dois bien travailler à l'école et apprendre à lire et à écrire.

— Si on fait tout ça, ce jour-là arrivera vraiment ?

— Bien sûr, sans aucun doute.

— Dans ce cas, on doit faire une promesse, avait dit le garçon en tendant son petit doigt à Seol Yong-su.

— Oui, je-te-pro-mets !

Yeong-il se souvenait parfaitement de cette phrase criée avec tant d'enthousiasme et de confiance par Seol Yong-su, son petit doigt aussi crochu qu'un râteau accroché à celui du petit garçon. L'histoire qu'il avait racontée au petit Yeong-il ce jour-là n'était pas sortie tout droit de son imagination. Il l'avait entendue de la bouche d'un représentant du Parti envoyé de Pyongyang, le jour où lui et son frère de sang, vêtus de blousons en coton léger malgré le froid, s'étaient rendus au bureau du Parti du district pour leur adhésion. Il y avait ensuite ajouté son modeste rêve, ce qui avait donné naissance à cette fameuse anecdote de l'orme-trésor. Cette histoire était le fidèle reflet de sa conviction, solide comme du fer, et de ses grands espoirs en l'avenir. En un mot, cet

arbre représentait toute la vie de Seol Yong-su. Voilà ce qui justifiait son comportement.

Yeong-il devait faire comprendre tout ça à Chae Gwang. Pour cela, le mieux était de lui raconter ce que contenait l'article paru dans la revue *La littérature de Chosun*. Ce texte appris par cœur dans sa jeunesse était encore intact au fin fond de sa mémoire. Il décida de le relater en totalité à Chae Gwang, en prenant soin de ne pas citer le nom de son père.

— Camarade chef, je vais vous raconter ce que représente exactement cet arbre.

— Bon, vas-jy. Dis-moi-jen davantage chur chet arbre exchtraordinaire...

— Eh bien, il y a longtemps, un article qui s'appelait « Le lendemain du cheval-trésor » a été publié dans *La littérature de Chosun*. Voilà ce qui était écrit...

*Pour Seol Yong-su, cet orme est le symbole de l'espoir, le fondement de son combat, la promesse d'un avenir heureux. Le jour où, perché sur sa charrette à cheval chargée de munitions, il s'est élancé sur un pont de bois enflammé, en pleine guerre, puis lors de cette période éprouvante faite de cabanes d'herbes sèches et de chantiers de chemin de fer entre Haeju et Haseong, alors qu'il était assailli par les poux et les moustiques, il gardait toujours en tête cet arbre qui brandissait tel un étendard ses branches sur lesquelles fleuriraient un jour des trésors en abondance. C'est ce qui l'a poussé et encouragé à s'engager dans des combats héroïques. Le fait que Seol Yong-su appelle toujours son animal « cheval-trésor », même quand il en change – il en est actuellement à son troisième cheval –, en faisant ainsi chaque fois référence à son orme-trésor, montre bien la profondeur de son attachement à cet arbre. « Irya Madya, cheval-trésor ! », c'est le refrain qui exprime l'espoir en l'avenir du*

*communisme où tout le monde mangera à sa faim, s'habillera de vêtements de soie et vivra dans de grandes maisons à toits de tuiles. C'est là le rêve de sa vie, ce qu'il désire le plus au monde.*

— Cha va, cha chuffit ! interrompit Chae Gwang d'une voix irritée. Che genre de dichcours intellectuel ne me plaît pas.

Sur le combiné toujours coincé entre son menton et son épaule, des gouttes de condensation formées par son haleine faisaient carrément un petit ruisseau.

— En tout cas, ch'il est bien le vieux que tu décris, rajon de pluch pour qu'il nous aide dans notre tâche. Churtout en chette période où les réactionnaires du monde entier critiquent et calomnient notre régime chochialichte, hein ? Il ne peut pas che permettre d'agir comme cha ! Contre qui veut-il brandir cha hache... ? Il ne faut pas prendre cha à la légère, ch'est une affaire chérieuje. Chon paché a beau être rouge de chez rouge, je ne peux pas pacher l'éponge chur un gechte auchi violent ! Non et non ! En tout cas, j'ai bien compris.

Sur ce, il raccrocha brutalement. Yeong-il conserva néanmoins un bon moment la même position. Ce n'était pas Chae Gwang mais lui-même qui ne devait pas prendre cet incident à la légère. Cette pensée s'installa de plus en plus profondément dans sa tête. Ne serait-ce que pour la mémoire de son défunt père, il devait tout faire pour que la tour bâtie avec soin par Seol Yong-su pendant sa vie entière ne s'écroule pas d'un seul coup. Et puis, si jamais cet incident faisait une tache – qu'elle soit grande ou petite – sur la carrière de Seol Yong-su, la sienne en serait forcément éclaboussée.

Une bouteille de *goryangju* que lui avait donnée sa femme glissée dans la poche de son manteau, Yeong-il quitta la maison. Seol Yong-su habitait tout près de chez lui, et ils passaient souvent à l'improviste l'un chez l'autre. Mais ce jour-là, bien décidé à aborder un sujet délicat, Yeong-il s'était dit qu'il ne pouvait pas arriver les mains vides. Après le coucher du soleil, le froid se fit encore plus vif. Un croissant de lune pâle, comme intimidé par les bruyants craquements de la glace sur la rivière, restait caché derrière les arbres dénudés sur la crête de la montagne, au nord-est. Malgré les deux rabats de sa chapka baissés sur ses oreilles et le col de son manteau remonté au maximum, Yeong-il sentait son front geler et du givre se former dans ses narines. Son esprit était cependant préoccupé par quantité d'autres choses. Il ne comprenait pas pourquoi Seol Yong-su avait réagi avec une telle violence, qui plus est face à des agents de police. Comme c'est souvent le cas chez les hommes de carrure imposante, Seol Yong-su était un être bon mais intransigeant. Il n'avait jamais donné de coup de fouet vraiment violent à aucun de ses trois chevaux. Pour que quelqu'un d'aussi bienveillant que lui profère des menaces aussi belliqueuses que « je vais vous couper en morceaux avec ma hache ! », il devait y avoir une bonne raison.

Yeong-il devait la connaître pour empêcher Chae Gwang d'abattre l'épée qu'il avait levée au-dessus de la tête de Seol Yong-su. Absorbé dans ses pensées, Yeong-il arriva dans le jardin de son oncle. L'orme surplombait la haie de devant et presque tout le toit de la maison. Il était recroquevillé dans le froid et la neige et émettait d'affreux sifflements.

Le cheval-trésor, dans un coin de l'étable, avait senti la présence de Yeong-il, et souffla bruyamment. Le jeune homme tira la poignée de la porte de la cuisine, sans frapper, comme s'il était chez lui. Cette poignée qu'il utilisait depuis sa petite enfance était imprégnée de la crasse de sa main.

— Bonjour, dit Seol Yong-su depuis la partie chaude de la chambre, où il était assis, raide comme un bout de bois, les deux mains serrées entre ses cuisses.

Sans bouger le reste du corps, il tourna la tête vers Yeong-il.

— Où est ma tante ? s'enquit ce dernier en guise de salutation.

— Elle est allée au marché. Elle est partie hier dans la journée par le train de banlieue. Comme il n'y avait presque rien à manger, elle voulait trouver un peu de maïs, mais elle n'est toujours pas rentrée.

— C'est pour ça que la maison semble si vide, on a presque l'impression qu'elle est inhabitée.

— Viens t'asseoir par là, proposa Seol Yong-su en étalant un peu plus la vieille couverture sur laquelle il était installé. Tu sais, le sol de la chambre est presque aussi froid que de la glace.

Ce n'était pas seulement le sol. Le mur derrière l'armoire à couvertures toute délabrée sur laquelle trônait un grand téléviseur d'un très vieux modèle était carrément blanc de givre.

Yeong-il ôta sa chapka mais garda son manteau et s'assit là où le lui avait conseillé Seol Yong-su. C'est alors qu'il remarqua la veste de son oncle, ornée de médailles éblouissantes, étendue bien à plat devant ses genoux ramassés. Il s'était sans doute replongé dans ses souvenirs après avoir accroché la médaille

reçue le jour même à un endroit soigneusement choisi sur la veste. Mais ces souvenirs ne devaient pas être très agréables. C'était en tout cas ce que laissaient supposer l'atmosphère aussi glaciale que celle d'un frigo et la mine sombre de Seol Yong-su. Raison de plus pour aborder le sujet de l'orme avec la plus grande prudence. En temps normal, Seol Yong-su était aussi doux qu'un agneau, mais les rares fois où il se mettait en colère, il se transformait en lion enragé. Yeong-il, ne sachant par où commencer, sortit la bouteille de *goryangju* de la poche de son manteau.

— Comme il fait vraiment très froid, je t'ai apporté une bouteille de *goryangju*. Tu en veux un peu pour te réchauffer, mon oncle ?

— Ah oui, ça tombe bien, j'avais soif !

C'est ainsi qu'il accepta l'offre de Yeong-il. Celui-ci se leva pour aller à la cuisine.

— Rassieds-toi, j'ai tout ici, pas la peine de te déranger...

Sans bouger de sa place, Seol Yong-su tendit la main derrière lui et tira la petite table basse qu'il avait poussée là. Il y avait dessus un bol à bouillie qui ne contenait plus que des couverts, un autre dans lequel il restait un peu de *kimchi*, son couvercle posé à côté, et un verre à eau vide.

— Qu'est-ce que tu attends ? Verse-le dans n'importe lequel de ces récipients, dit Seol Yong-su d'un ton décontracté pour rassurer un Yeong-il hésitant et embarrassé.

Yeong-il servit finalement l'alcool de sorgho dans le verre à eau et dans le couvercle en porcelaine.

— Allez, buvons ! lança l'oncle.

Alors qu'il approchait l'alcool de ses lèvres, Yeong-il suffoqua brusquement à cause des fortes vapeurs

qui s'en dégageaient. Mais Seol Yong-su, lui, vida son verre d'un trait comme si c'était de la bière. On aurait cru qu'il avait quelque chose de coincé dans la gorge et qu'il ne pouvait le faire descendre qu'en buvant cul sec. Il avala deux verres à la suite et entreprit de rouler du tabac bon marché dans une feuille à cigarette, mais, les yeux toujours fixés sur ses médailles, ses gestes étaient plutôt lents. Sans savoir pourquoi, Yeong-il n'arrivait pas non plus à détacher les yeux de toutes ces décorations. Chacune d'elles lui était familière. Combien de fois et avec quel enthousiasme avait-il conté à ses camarades d'école les récits héroïques liés aux médailles de son père et de son oncle !

La médaille d'honneur du combattant pour avoir traversé de justesse un pont enflammé avec sa charrette à cheval chargée de munitions, accrochée sur le premier rang de la veste ; la médaille de l'ordre du drapeau reçue sur le chantier du chemin de fer entre Haeju et Haseong, suspendue au deuxième rang ; et les autres médailles du mérite décernées sur le chantier de construction de l'usine 2.8 de vinalon<sup>1</sup>, et sur celui du barrage de Seodusu, toutes occupant le troisième rang... En les contemplant ainsi une à une, Yeong-il se rendait compte que Seol Yong-su avait passé quarante de ses cinquante-six années d'existence soit sur des champs de bataille soit sur des chantiers de construction. C'était justement sous les pluies de feu et dans les nuages de poussière que sa charrette à cheval avait acquis sa notoriété légendaire

---

1. Le vinalon est une fibre textile mise au point en 1939, et dont la fabrication a été lancée en Corée du Nord dans les années 1960, à Hamhung.

et ses surnoms de « Bolide non immatriculé », « Charrette à cheval innovante qui n'a pas besoin de bagagiste » ou encore « Cheval-trésor du communisme ». C'est que Seol Yong-su, avec sa charpente solide et imposante, se débrouillait très bien sans l'aide de personne. Sa charrette était toujours la première à charger et à décharger quelles que soient les circonstances. Voilà pourquoi le visage de Seol Yong-su luisait de transpiration en toute saison et à toute heure, et les talons de ses souliers s'usaient en une dizaine de jours à peine. Ces médailles étaient le véritable fruit de sa sueur, celle d'un homme qui travaillait deux fois plus que les autres en dépit du vent et de la pluie. Et aujourd'hui, une autre encore s'était ajoutée, sans doute la dernière. Il était donc normal que tout ça soulève en lui une vague de souvenirs !

Seol Yong-su souffla bruyamment une bouffée de fumée. Yeong-il détourna les yeux de ces médailles pour le regarder.

— Tu viens de recevoir ta treizième médaille, ça te fait sûrement penser à beaucoup de choses, mon oncle ?

— Oui, en effet. Depuis tout à l'heure, avant que tu n'arrives, je réfléchissais au véritable propriétaire de ces décorations. Oui, leur véritable propriétaire.

— Leur véritable propriétaire ? Mais c'est toi, mon oncle, évidemment ! Tu as voué ta vie entière à la patrie. Qu'est-ce que tu racontes...

Seol Yong-su hésita une seconde avant de continuer :

— Le vrai propriétaire de ces médailles... il est là, dehors.

— Comment ça dehors ?



— Pourquoi es-tu si surpris ? C'est cet orme, dans le jardin, qui m'a encouragé à courir sans me ménager jour après jour ! J'avais l'impression qu'il agitait en permanence devant mes yeux ces fruits éblouissants dont je t'ai parlé un jour, quand tu étais petit. C'est grâce à lui que j'ai pu recevoir toutes ces décorations étincelantes. Mais au final...

— Ça alors, comment se fait-il que tu dises exactement la même chose que mon père ? La veille de sa mort, il m'a dit tout ça en regardant son orme par la fenêtre. Maintenant que j'entends ces mots de ta bouche...

— C'est vrai, lui aussi est mort en n'ayant connu que la sueur et le labeur toute sa vie durant. La dixième médaille a été sa dernière, si ma mémoire est bonne.

— Exact, ça a été la dernière.

— La dixième médaille... oui... tout ça grâce à cet orme !

— A ce que je vois, tu as pensé à lui toute la soirée, mon oncle.

Yeong-il avait décidé de saisir l'occasion pour orienter la conversation vers le sujet qui le préoccupait.

— Evidemment, puisque depuis le jour où j'ai reçu ma carte de membre du Parti jusqu'à aujourd'hui, cet orme a été le pilier de mon existence. Et c'est aussi à cause de lui que tu es là ce soir, n'est-ce pas ?

— Oh, mais...

Yeong-il, décontenancé par cette soudaine question, découvrait là un nouvel aspect de son oncle, réfléchi et perspicace, alors qu'il l'avait pris jusque-là pour un homme simple et naïf. En tout cas, le fait

que Seol Yong-su aborde en premier le sujet que Yeong-il avait gardé dans la bouche en attendant le moment propice lui facilita grandement la tâche.

— Ça suffit maintenant, arrêtons de tourner autour du pot, est-ce que oui ou non tu es là à cause de cet arbre ? insista Seol Yong-su, comme pour repousser le dernier rideau derrière lequel se cachait Yeong-il.

— Oui, tu as raison, reconnut le jeune homme avec un sourire de gratitude.

— Je le savais. Ces hommes ne lâchent jamais rien.

— Mais dis-moi, que s'est-il passé précisément ? demanda Yeong-il, à présent plus à l'aise. Il paraît que tu les as menacés de les « couper en morceaux avec ta hache », c'est vrai ?

— C'est peut-être vrai... peut-être pas. Pourquoi ? Parce que la foudre de ces mots violents a frappé les crapauds innocents.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, mon oncle... mais maintenant que le sujet est sur le tapis, j'aimerais que tu m'expliques tout en détail...

— Bon, d'accord. Après tout, ça ne me gêne pas de te le raconter... En fait, juste avant l'arrivée de ces agents, c'est-à-dire hier midi, je me suis disputé avec ta tante.

Seol Yong-su s'interrompit un moment et Yeong-il en profita pour se rouler soigneusement une cigarette. Ces derniers temps, les rations distribuées étaient très maigres, si bien que même à son bureau des policiers, ils étaient tous obligés de fumer ce tabac bon marché.

— Pourquoi nous sommes-nous disputés ? reprit Seol Yong-su. Eh bien, en rentrant du travail, j'ai

déjeuné en hâte après avoir laissé ma charrette dans la cour. Ma femme a ensuite rapidement débarrassé la table et s'est affairée à s'habiller, elle a enfilé des vêtements épais et a attaché sa ceinture. Pensant qu'elle avait des choses à faire en urgence, je me suis préparé une cigarette, et tu sais ce qu'elle m'a dit ? « On dit que le soleil d'hiver se couche aussi vite qu'un petit pois roule sur le crâne rasé d'un bonze, alors tu ferais mieux de la fumer en chemin. » Ça m'a mis en rogne.

Les bouffées de fumée que Yeong-il recrachait en l'écoutant montaient en volutes entrelacées pareilles à des pelotes de fil et remplissaient peu à peu l'espace entre les deux hommes.

— En chemin ? Comment ça ?

Intrigué, Seol Yong-su dévisagea son épouse. Elle fronçait les sourcils au-dessus de ses grands yeux.

— Ça veut dire qu'aujourd'hui non plus tu ne peux pas y aller ?

Ce n'est qu'à ce moment-là que Seol Yong-su se souvint de ce que sa femme lui avait dit la veille : « ... J'ai coupé toutes les branches d'un arbre et enlevé toute l'écorce, il ne reste plus que son tronc nu et lourd. Il est dans la vallée de Jeoldanggol, pas très loin d'ici, tu voudras bien m'accompagner avec ta charrette pour aller le chercher ? »

C'était sans doute pour sa femme une manière détournée de lui faire part de son inquiétude concernant l'approvisionnement en bois de chauffage, dont elle était la seule à se charger. Avec le peu de sciure humide que Seol Yong-su rapportait chaque soir du travail – à vrai dire, même ça, il avait du mal à l'obtenir –, il n'était pas question de s'attendre à chauffer

le sol de la chambre, puisque cela suffisait déjà à peine pour faire cuire des épis de maïs en guise de repas. Qui plus est, cette sciure humide mettait un temps fou à prendre et brûlait mal. C'en était au point que depuis quelque temps, à l'usine, de plus en plus de gens arrivaient en retard à cause de leurs difficultés à cuisiner leur repas du matin. Son épouse avait plus de cheveux blancs qu'autrefois, mais c'était encore une femme vigoureuse et débrouillarde, et sans elle, lui aussi aurait fait partie des retardataires.

Il savait qu'elle fouillait les moindres recoins aux alentours du village et de l'usine pour ramasser de quoi brûler, et depuis peu, ne trouvant plus rien, elle poussait même jusqu'à la vallée de Jeoldanggol. S'il n'y avait pas eu cette situation de crise à l'usine, il aurait réagi bien avant que son épouse – sur qui pesaient toutes les corvées de la maison, y compris du bois de chauffage – ne lui fasse cette requête. Mais il était tellement accaparé, comme tous les autres employés, par l'entretien constant de la chaudière de l'usine, qu'il n'avait pas une seconde pour s'occuper de ses affaires personnelles. Comme ils devaient mettre de la sciure dans une chaudière où on avait précédemment brûlé du charbon, c'était un peu comme verser de l'eau dans une jarre sans fond. Aussi, même en mobilisant tous les moyens à disposition de l'usine, y compris les charrettes à bras et le dos des ouvriers, pour transporter du combustible, la chaudière finissait toujours par être à court, si bien que le véhicule équipé de haut-parleurs qui ne passait en temps normal que le matin et le soir poursuivait désormais en permanence les ouvriers en leur hurlant à plein volume que l'arrêt de la chaudière entraînerait le gel et l'explosion des conduites de vapeur, et qu'il ne fallait surtout pas que cela se produise...

— Chérie, j'y ai pensé, moi aussi, mais tu sais que les haut-parleurs nous tiennent enchaînés. Et tu connais aussi la situation à l'usine en ce moment. On verra, nous essayerons de trouver un meilleur moment.

La femme de Seol Yong-su n'avait pas insisté suite à la réponse si sincère de son mari la veille au soir. Le haut-parleur hurla encore le lendemain, sans même tenir compte de la pause déjeuner. C'est pourquoi Seol Yong-su prit son repas en hâte, en laissant dans la cour, attelé à la charrette, son cheval qu'il surnommait affectueusement « mon orme ». Mais son épouse avait dû interpréter son empressement à sa façon et croire qu'il avait l'intention de l'accompagner dans la vallée de Jeoldanggol en profitant de l'heure du déjeuner.

— Chérie, tu l'entends, toi aussi, ce haut-parleur qui n'arrête pas de brailler ! Tu ne peux pas me demander ça !

Seol Yong-su tira une dernière bouffée sur sa cigarette presque entièrement consumée avant de l'écraser dans le cendrier et jeta un regard désolé sur sa femme qui attendait, les sourcils toujours froncés.

— Je t'ai dit qu'on trouverait un meilleur moment, je ne t'ai pas promis d'y aller aujourd'hui.

— On a l'impression que tu ne te sens pas concerné ! finit-elle par se plaindre.

— Chérie, réfléchis un peu, en ce moment tout le monde craint que la chaudière de l'usine ne claque. Comment moi et « mon orme », la célèbre charrette à cheval de Seol Yong-su, pourrions-nous nous désintéresser du problème et aller chercher du bois à brûler pour notre propre maison ? Un autre en serait capable, mais pas moi.

— *Aïgo !* Tu chantes encore les louanges de ton orme ? « Mon orme » par-ci, « mon orme » par-là... Oui, justement, parlons-en de ton orme ! Où sont donc les fruits de cet arbre dont tu nous parles depuis toujours ? Du riz blanc, de la soupe à la viande...

— Arrête, ça suffit, ne reprends pas ta rengaine. En plus, demain a lieu la cérémonie de remise des médailles à l'usine. Je ne peux pas m'absenter aujourd'hui, sinon de quoi aurais-je l'air, hein ?

— Tu parles, tu crois vraiment que tu as besoin de garder la face pour recevoir cette médaille minable qui ne nous rapportera ni vêtements de soie ni maison au toit de tuiles, et encore moins de quoi nous nourrir et nous chauffer ?

— Mais tu n'as pas bientôt fini ?

— Ce genre de bouts de ferraille, il y en a plein sur la tête de ton soi-disant cheval-trésor. Oui, ça ne manque pas.

— Espèce de garce ! cria-t-il en lançant son cendrier vers elle.

Le projectile frôla le visage de son épouse avant d'aller exploser en mille morceaux contre le mur de la cuisine.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai réagi avec une telle violence mais j'ai bien failli la tuer, tu sais. C'est pile à ce moment-là que les agents de police sont arrivés chez moi avec leurs uniformes à épaulettes.

Seol Yong-su marqua une pause, sans doute pour réprimer la colère qui resurgissait en lui.

— Ta tante s'était précipitée dehors à cause du cendrier, et elle semblait se disputer avec quelqu'un, alors je suis sorti voir ce qui se passait. Et là, comble

de malheur, la situation a fini de me mettre hors de moi, c'était encore un peu plus d'huile sur le feu. Ces types pourtant si jeunes n'ont pas hésité à repousser ma femme et étaient prêts à couper à la scie une des branches de l'orme. On dit qu'un imbécile est deux fois plus sensible aux moqueries. J'étais déjà furieux, et sans réfléchir, je me suis emparé de la hache posée près du mur de l'étable et j'ai crié à pleine voix : « Si vous touchez ne serait-ce qu'une branche de cet arbre avec votre scie, je vous coupe en morceaux avec ma hache ! Vous et l'arbre, tous ! » J'étais vraiment dans un état de rage terrible... Heureusement, les agents de police se sont enfuis, sinon je ne sais pas ce qui serait arrivé.

Seol Yong-su se tut, puis avala le peu d'alcool qu'il restait dans son verre, comme pour tenter d'apaiser son cœur brûlant.

Yeong-il, les yeux plissés pour les protéger de la fumée de sa troisième cigarette qui se consumait entre ses doigts, suivait attentivement du regard les gestes de Seol Yong-su. Celui-ci lui avait sans doute tout raconté, mais peut-être en raison de son flair de professionnel, Yeong-il était de plus en plus convaincu que son oncle lui dissimulait des choses. En fin de compte, cela confirmait ce qu'il avait ressenti dès son arrivée chez lui, il avait l'impression que son oncle jouait avec lui à une sorte de cache-cache psychologique. En tant que policier de l'usine, il était habitué à ce que les gens tentent ce genre de manœuvres pendant qu'il les interrogeait, sauf que comme son interlocuteur était Seol Yong-su, il n'y avait jusque-là pas accordé d'importance.

Mais à présent, c'était différent. Pour libérer Seol Yong-su des griffes de Chae Gwang, il lui fallait

creuser davantage la personnalité de son oncle. Il était surtout essentiel de saisir le sens caché de ses phrases.

Tout d'abord, Seol Yong-su avait dit qu'il ne savait pas pourquoi il avait lancé si violemment son cendrier sur sa femme, alors qu'en réalité il le savait très bien et aurait dû le raconter de la manière suivante : il était indigné parce qu'en une seconde, elle avait réduit toute son existence à un cheval sans queue lorsqu'elle avait comparé ses médailles à des bouts de ferraille suspendus sur la tête de l'animal qu'il surnommait « mon orme ».

Ensuite, il fallait examiner de près des formules comme : « On dit qu'un imbécile est deux fois plus sensible aux moqueries » ou « Vous et l'arbre, tous ! » Quand il disait « un imbécile », à quoi faisait-il allusion ? Pourquoi ces mots « Vous et l'arbre, tous ! » ? S'il avait parlé franchement, voilà ce qu'il aurait dit : avant de s'occuper de ces hommes, il voulait d'abord supprimer cet orme « imbécile » qui ne lui avait rapporté que des morceaux de ferraille froids et inutiles au lieu du riz blanc, de la maison à toit de tuiles et de tous ces rêves pour lesquels il avait trimé toute sa vie...

C'était incroyable ! Yeong-il n'avait jamais imaginé que les mots « couper en morceaux avec ma hache » puissent contenir autant d'émotion et de colère. Mais ce qui le surprenait le plus, c'était sa propre réaction. Maintenant qu'il connaissait le fond de la pensée de son oncle dans ses moindres recoins, comment se faisait-il que lui, avec son statut d'agent de police en uniforme à épaulettes, n'éprouve aucune indignation ? Était-ce dû à son lien étroit avec cet homme ? Peut-être pas seulement. A



bien y réfléchir, tout ce qu'il avait déduit des phrases de Seol Yong-su était l'exacte vérité. Qu'aurait-il pu lui reprocher, de quoi aurait-il pu l'accuser ?

Arrivé à ce point de son raisonnement, Yeong-il ressentit une compassion immense pour son oncle, qui se manifesta par une douleur sourde dans sa poitrine. *Seol Yong-su !... Pauvre homme, quelle vie pitoyable tu as menée !*

Rien en ce monde n'était comparable à la déception et au regret qu'il avait ressentis lorsqu'il avait pris conscience que toutes ses espérances et ses convictions – celles qui l'avaient poussé à crier sans hésiter « je-te-promets ! », l'auriculaire accroché à celui du petit Yeong-il – n'étaient en réalité qu'un mirage. Pour autant, il ne pouvait blâmer ou rejeter la faute sur personne d'autre que lui-même. Il avait dû souffrir seul, comme un muet. La phrase « couper en morceaux avec ma hache » ne s'adressait en réalité ni aux agents de police ni à l'orme, mais à lui-même, le Seol Yong-su qui avait sombré dans ses propres contradictions. C'était une autocritique hurlée à pleins poumons.

*Chae Gwang, vous aussi vous devez absolument comprendre la douleur de Seol Yong-su, cet homme gentil et généreux qui a été trompé toute sa vie, et vous verrez, cela finira par s'arranger.*

Yeong-il écrasa sa cigarette pas tout à fait consumée. Devinant que sa visite touchait à sa fin, Seol Yong-su éteignit à son tour son mégot. Il faisait froid. Le temps se préparait sans doute au *sohan*, la saison du petit froid du début du mois de janvier. La chambre devenait de plus en plus glaciale, c'en était presque insupportable. Même assis sur la couverture,

ses fesses étaient tellement gelées que Yeong-il était obligé de bouger tout le temps et son haleine formait du givre sur ses lèvres. Il se leva.

— Tu t'en vas ?

— Oui, mon oncle. J'ai bien compris toute l'histoire, je vais m'en occuper.

— Comme tu veux...

— Mais comment vas-tu faire pour passer la nuit dans une chambre aussi froide ?

— Tu l'as dit ! répondit Seol Yong-su en essuyant son nez avec son poing. Est-ce qu'on peut vraiment appeler ça une chambre ? J'ai le bout du nez frigorifié.

Il parut soudain dix ans de plus. Une araignée desséchée dont l'intérieur avait été dévoré par un insecte était suspendue à sa toile près de la fenêtre, secouée par les courants d'air.

— Mon oncle, repose-toi et brûle au moins une botte d'herbes sèches, pour chauffer un peu le sol.

— Tu as raison, je devrais faire ça.

Yeong-il n'aurait jamais imaginé que c'était la dernière fois qu'il entendait la voix de Seol Yong-su.

Le lendemain matin, il reçut un coup de fil lui apprenant la mort de son oncle et se précipita immédiatement chez lui. « Le pauvre, il a dû fermer les yeux tout seul, hier soir, dans cette chambre glaciale. » Mais avant de découvrir le corps de son oncle, il eut d'abord la surprise de voir l'orme gisant au milieu de la cour, abattu à coups de hache. Son oncle avait sans doute frappé très fort, car des morceaux de bois gros comme le poing avaient été projetés jusque sur le toit de l'étable. Yeong-il ouvrit la

porte de la cuisine, où plusieurs personnes discutaient entre elles. Des morceaux de l'orme que Seol Yong-su avait sûrement coupés pendant la nuit et mis dans le foyer y brûlaient encore. Le médecin légiste diagnostiqua qu'il était mort d'une crise cardiaque.

*29 décembre 1993*



## LA VILLE DES SPECTRES

En cette veille de fête nationale, Pyongyang était en pleine effervescence. Cela n'avait rien d'étonnant puisqu'il ne restait plus qu'une journée pour terminer des préparatifs commencés trois mois plus tôt. Dans une rame de métro, à l'arrêt Pungnyeon, Han Kyeong-hui parvint enfin à s'asseoir en poussant un peu les passagères installées de chaque côté d'elle. Le métro était aussi bondé que les rues. Des soldats, des étudiants, des jeunes travailleurs par équipes de deux, les bras chargés de pièces de maquettes pour le défilé, des citoyens avec des bouquets de fleurs à la main, des collégiens en uniforme, des garçons du Sonyeondan<sup>1</sup> munis de massues, descendaient ou montaient dans le wagon à chaque station, comme un raz-de-marée. A leurs tenues et leurs équipements, il ne faisait aucun doute qu'ils participaient tous au défilé composé d'un million de personnes.

---

1. Organisation fondée le 6 juin 1946 par Kim Il-sung, regroupant les enfants de sept à treize ans qui adhèrent ensuite systématiquement à la Ligue de la Jeunesse socialiste de Kim Il-sung. L'objectif est de former des combattants révolutionnaires obéissant aux ordres et consignes du Grand Leader du Parti communiste.

Tout en remuant un peu son corps bien charpenté pour tenter de conserver sa place qui se réduisait impitoyablement des deux côtés à chaque seconde, Kyeong-hui ne quittait pas des yeux le visage de son fils. Son petit garçon de deux ans, qu'elle avait serré dans ses bras en même temps que son porte-documents, restait plaqué contre sa poitrine, comme collé. Une joue appuyée sur les seins généreux de sa mère, il jetait autour de lui des regards inquiets, voire carrément paniqués. Lorsque le métro se remit en branle, l'air lourd de chaleur et de vacarme se rafraîchit un peu et elle put enfin respirer. Elle crut alors entendre dans sa tête la voix retentissante de la puéricultrice de la crèche. Les gens disaient que cette femme aurait pu être la sœur de Kyeong-hui tant elles se ressemblaient physiquement et avaient toutes deux le même caractère bien trempé. En lui mettant son fils dans les bras, la puéricultrice avait jacassé devant tous les parents venus récupérer leurs enfants :

— Camarade gérante, vous n'auriez pas par hasard raconté à votre fils l'histoire de l'Eobi ? Vous savez, cette horrible créature qui entasse les enfants désobéissants dans son sac en cuir avant de les jeter dans un puits ? Je vous demande ça parce qu'aujourd'hui, votre garçon s'est encore réveillé de la sieste en sueur, en criant « Eobi ! Eobi ! » et a braillé comme c'est pas possible ! C'est fou qu'un gosse aussi fragile ait pu sortir d'un corps aussi costaud que le vôtre !

— S'il me ressemblait, il ne serait pas comme ça, en effet. Il doit tenir ça de quelqu'un d'autre, juste pour vous embêter, ha ha ha ! s'était forcée à plaisanter Kyeong-hui.

Du haut de ses trente-cinq ans, Kyeong-hui était réputée pour son grand sens des affaires à la tête de sa

poissonnerie, et surtout pour son culot. Mais la mention de l'Eobi par la puéricultrice l'avait complètement désarçonnée. Il ne s'agissait peut-être que d'une remarque sans importance, sans doute était-elle animée de bonnes intentions et ne pensait-elle qu'au bien-être du petit garçon, souvent victime de crises d'angoisse, néanmoins Kyeong-hui ne voyait pas les choses sous cet angle. Elle se demanda si la puéricultrice n'avait pas deviné le vrai « problème » de son fils. Sinon, comment aurait-elle pu relever le mot « Eobi » ? Puis finalement, elle se dit : « Même si c'est le cas, je ne dois pas m'en inquiéter, il n'y a que les gens faibles qui se font du souci pour si peu. »

Kyeong-hui descendit à la station Seungri puis marcha vers son domicile, l'esprit toujours préoccupé par cette histoire. Ce n'est qu'une fois près de la place Kim Il-sung où les miliciens étaient en train de répéter leur passage en revue tout en hurlant des « hurra ! » qu'elle s'arrêta d'y penser, prise par un autre problème. De là où elle se tenait, elle apercevait la fenêtre de son appartement, le numéro 3 au cinquième étage, par-dessus la vague de têtes des membres de la milice. En temps normal, il lui suffisait de traverser la place pour arriver chez elle, mais ce jour-là il valait mieux l'éviter. Et ce n'était pas à cause de la répétition. Si elle passait par là, son fils – qui ne dormait pas, contrairement aux autres jours à cette heure-là – verrait forcément l'Eobi, c'est-à-dire le portrait de Marx accroché sur une des façades de la place.

— Pauvre môme ! Pourquoi tient-il autant de sa lavette de père...

Blâmant malgré elle son petit garçon, Kyeong-hui tourna au coin d'une ruelle où se trouvait une

boutique de vêtements pour enfants, un détour pour aller jusqu'à son domicile. Son fils était vraiment la copie conforme de son géniteur, dans sa constitution chétive comme dans sa fragilité psychologique, c'est en tout cas ce qui, selon elle, expliquait le fait qu'il ait des convulsions à la vue d'un simple portrait peint. Si son mari ne s'y était pas farouchement opposé, elle l'aurait déjà emmené à l'hôpital pour le faire examiner, ou aurait au moins pris des mesures pour résoudre le problème, mais elle n'avait rien pu faire parce que son époux lui interdisait formellement de parler de ça à qui que ce soit. L'enfant avait beau n'avoir que deux ans, si on apprenait que le fils d'un *jidowon* du service de propagande se sentait mal rien qu'en voyant le portrait de Marx, les conséquences risquaient d'être dramatiques pour toute la famille. Qui plus est, on arrivait à la dernière étape des préparatifs de la fête nationale, tout le monde était sur le qui-vive et serait sorti en courant, les deux poings serrés, même en pleine nuit, sur un simple ordre des dirigeants. Le mari de Kyeong-hui avait entendu dire qu'un bilan très strict allait avoir lieu après les célébrations. Il fallait donc faire très attention à ne pas s'attirer de reproches, sous quelque motif que ce soit, et passer sains et saufs cette fête nationale avant toute chose. Voilà à quoi se résumaient les décisions de son mari concernant la phobie de son fils.

Kyeong-hui eut subitement l'impression que son petit garçon pesait deux fois plus lourd dans ses bras. Depuis plusieurs jours, des nuages s'amoncelaient puis se dispersaient dans le ciel, et là, brusquement, le vent du sud s'était levé. Une fois qu'elle eut quitté la ruelle où se trouvait le magasin de vêtements pour enfants, dont le sol était jonché de feuilles de peuplier



et de bouts de plastique baladés en tous sens par les rafales, elle déboucha sur la grande avenue centrale. A l'approche de la cérémonie, l'avenue avait tout l'air d'un fauve en train de rugir, la crinière hérissée : une multitude de drapeaux dressés des deux côtés de la rue claquaient au vent ; des grands panneaux portant toutes sortes d'inscriptions au néon comme *Félicitations* ou *Célébrations* diffusaient une lumière tellement puissante qu'elle faisait mal aux yeux ; partout, des agents de sécurité soufflaient dans leurs sifflets à vous déchirer les tympan... Un véhicule bleu passa à toute allure, hurlant par ses haut-parleurs des paroles incompréhensibles et secouant toute l'avenue. Des avions au décollage ou à l'atterrissage passaient les uns à la suite des autres au ras des immeubles, leurs moteurs faisaient un tel boucan que le sol en tremblait, et les gens affolés se hâtaient vers des destinations inconnues.

Kyeong-hui marchait d'un pas rapide, calant involontairement son allure sur celle des autres. Dès qu'elle fut rentrée chez elle, elle étala des jouets devant son petit garçon.

— Regarde, mon petit Myeong-sik, c'est mignon tout ça, tu ne trouves pas ? Allez, jouons un peu, d'accord ? Tching, tching ! Piou piou...

Pendant que son fils s'intéressait aux jouets, Kyeong-hui ferma les doubles-rideaux bleu foncé de la fenêtre. Son appartement, au cinquième étage du premier immeuble d'une longue rangée de bâtiments, donnait à la fois au sud et à l'ouest. Aussi voyait-on par une des fenêtres le portrait de Marx affiché sur le mur du siège du ministère de la Défense, et par l'autre, celui de Kim Il-sung accroché sur le mur du fond de l'estrade installée sur la place. Il ne fallait

absolument pas que les yeux de Myeong-sik tombent dessus, et les rideaux en nylon blanc ne suffisaient pas à les cacher, pire encore, leurs têtes se dessinant vaguement à travers le tissu étaient encore plus effrayantes, surtout pour un enfant que la seule vue du portrait de Marx terrorisait déjà ; il risquait d'en faire carrément des cauchemars si son imagination en rajoutait.

Tout avait commencé le samedi soir de la semaine précédente. Sur la place Kim Il-sung, un rassemblement avait été organisé pour encourager les gens à participer de manière plus active à la préparation du fameux événement national. Il avait délibérément été planifié à l'heure où tout le monde rentrait du travail, car le temps pressait et c'était le meilleur moyen de réunir un maximum de citoyens. Ce jour-là, Kyeong-hui s'était jointe à la foule, portant sur son dos son fils enrhumé. A en juger par la chaleur qui émanait du petit corps de son garçon, celui-ci avait probablement beaucoup de fièvre. De santé fragile depuis sa naissance, il tombait souvent malade. Le cortège des habitants du quartier de Kyeong-hui se trouvait au premier rang, à gauche de la place, juste en dessous du portrait de Marx. Les réverbères n'étaient pas encore allumés, et la pénombre du crépuscule conférait un aspect très étrange à ce visage rouge foncé mangé par une épaisse barbe grise, il donnait la chair de poule, même aux adultes en pleine possession de leurs moyens. C'est sans doute pour ça qu'à cet instant lui étaient revenues les premières phrases du *Manifeste du Parti communiste* qu'elle avait lu un jour pendant ses années d'université : « Un spectre hante l'Europe : le spectre du communisme. » Marx avait-il fait

là son propre portrait ? Curieusement, le mot spectre collait parfaitement au visage qui dominait en ce moment un des côtés de la place Kim Il-sung. Ce n'était pas vraiment la représentation d'un être humain, plutôt l'image d'un spectre réputé pour son aspect terrifiant. Mais ces idées noires étaient sans doute causées par son état d'esprit du moment. En effet, elle se faisait un sang d'encre, craignant que son fils ne fasse une crise d'angoisse pendant la manifestation. Malheureusement, son inquiétude était fondée. Dès que le meneur prit la parole dans le haut-parleur, son fils, surpris ou énervé par le bruit, se mit à pleurer et à crier très fort. Kyeong-hui fut saisie de panique. Même si personne ne prêtait attention à eux, elle croyait entendre des reproches fuser de tous côtés, des gens dire qu'elle n'aurait pas dû amener son fils à une réunion aussi importante. Elle prit rapidement son enfant dans ses bras et murmura, faute d'une autre solution : « Eobi ! Eobi ! », une menace pour qu'il cesse de pleurer. Mais le petit garçon continuait à brailler. Il n'y avait pas moyen de le calmer. Elle le souleva pour qu'il voie le portrait de Marx et répéta plusieurs fois : « Eobi ! Eobi ! » Brusquement, il se tut. Kyeong-hui poussa un soupir de soulagement mais, la seconde suivante, elle sentit le corps de son enfant, aussi brûlant qu'une boule de feu, se mettre à trembler. Il avait la tête enfouie dans sa poitrine.

— Myeong-sik... Myeong-sik ! Mais qu'est-ce qu'il a, cet enfant ?

Kyeong-hui prit peur. Le garçon se mit à baver et ses yeux se révolvèrent. Heureusement, un médecin était juste à côté d'elle, sans quoi la situation aurait viré au drame.

Depuis, Myeong-sik avait eu des convulsions à deux reprises, effrayé par l'Eobi qui se reflétait dans les fenêtres de leur logement. Kyeong-hui aurait pu éviter la dernière crise, si elle avait fait attention. Il fallait fermer les doubles-rideaux non seulement de la fenêtre qui donnait au sud mais aussi de celle à l'ouest, et elle n'y avait pas pensé. Aux yeux du petit Myeong-sik pétrifié par la peur, le portrait de Kim Il-sung qu'on voyait par là était lui aussi un Eobi.

Myeong-sik s'amusait avec ses jouets, il était complètement absorbé. Kyeong-hui avait tiré tous les doubles-rideaux, mais elle était toujours aussi inquiète, en proie à une véritable angoisse. Elle craignait d'entendre à tout moment la voix tranchante de la responsable du Parti de son quartier lui hurlant depuis l'extérieur : « Appartement numéro 3 au cinquième étage ! » Si cela se produisait, ce serait déjà la troisième fois, et la responsable du Parti risquait de ne plus faire preuve de la moindre indulgence au sujet des doubles-rideaux.

— Appartement numéro 3 au cinquième étage !

Se pouvait-il qu'il s'agisse d'une hallucination auditive ?

— Appartement numéro 3 au cinquième étage !

— Oui, oui, répondit-elle en traînant sur les mots et en prenant un ton léger.

— Descendez, s'il vous plaît !

Voilà, ce qu'elle redoutait avait fini par arriver...

Elle prit son fils dans ses bras et descendit l'escalier.

— Camarade gérante, vous comptez continuer à me désobéir comme ça encore longtemps ?

Malgré son âge – elle avait bien dépassé la quarantaine –, la responsable du Parti portait un rouge à

lèvres rouge vif et des lunettes sans correction. Sa voix était glaciale.

— Camarade responsable, je vous prie de m'excuser, mais...

— Taisez-vous ! Ça fait déjà trois fois que je vous le demande, je ne vais pas vous le réexpliquer !

Elle l'avait coupée et, contrairement à ce qu'elle venait de dire, se mit à discuter sur le sujet.

— Camarade gérante, y a-t-il quelque chose qui vous déplaît dans les rideaux en nylon blanc ? Il va y avoir beaucoup d'invités étrangers à l'occasion de cette fête nationale, et notre avenue est au cœur de la ville, c'est pour ça que le Parti vous a distribué ces rideaux blancs... même si vous avez dû les payer.

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez. C'est que...

— Ecoutez, tous les autres appartements ont les mêmes rideaux, il n'y a que le vôtre qui se démarque !

La responsable du Parti pointa du doigt les fenêtres du logement de Kyeong-hui et les fixa d'un regard furieux et féroce.

— Ce n'est pas ça. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure...

— Chaque fois, vous dites que ce n'est pas ceci, pas cela... Je n'y comprends rien ! Pourquoi n'en faites-vous qu'à votre tête, camarade ? Je sais que vous avez un caractère bien trempé et que vous vous montrez particulièrement effrontée au travail, mais ce n'est pas une raison pour vous comporter de la même manière dans la vie collective et vous en exclure de la sorte !

— Mais enfin, vous allez trop loin, là ! protesta Kyeong-hui d'une petite voix de souris.

— Vous trouvez que je vais trop loin ? tonitrua la responsable avec la puissance d'un éléphant. Vous voulez que je vous montre ? Vous y tenez vraiment ?

Sur ce, elle s'empara du « cahier d'information » à couverture rouge qu'elle avait jusque-là tenu serré sous son aisselle et le feuilleta d'un geste brutal.

— Je crois en la loyauté de votre famille envers le Parti, je vais donc être franche avec vous. Le 6 septembre, j'ai reçu une lettre de dénonciation au sujet de vos doubles-rideaux : *Tous les jours à partir de dix-huit heures et jusqu'au lendemain matin à l'heure où tout le monde part au travail, les fenêtres de l'appartement numéro 3 au cinquième étage du bâtiment cinq sont occultées par des doubles-rideaux bleu foncé. Je trouve ça bizarre. Il s'agit peut-être d'un code secret pour communiquer avec des espions.*

La responsable ferma le cahier, lança un rapide coup d'œil à Kyeong-hui et reprit :

— Vous ne croyez quand même pas qu'une dénonciation de ce genre n'est parvenue qu'à moi seule, la responsable du quartier ? Et vous osez dire que je vais trop loin ?

Kyeong-hui resta un instant sous le choc, mais rapidement quelque chose remonta en elle, une grosse boule irrépressible. Comme toutes les personnes effrontées mais pourvues d'une certaine grandeur d'âme, elle savait se maîtriser et patienter, néanmoins, une fois les limites franchies, son impertinence redoublait d'intensité.

— Un code secret pour communiquer avec les espions ? Hahaha ! Hahaha... s'esclaffa Kyeong-hui.

Elle n'arrivait pas à retenir le rire qui jaillissait en elle.

— Maman... articula timidement le petit garçon blotti dans ses bras, effrayé par cette hilarité inhabituelle chez sa mère.

La responsable du Parti écarquilla les yeux, un peu intimidée.

— D'accord, je vais tout vous raconter, lâcha Kyeong-hui en remontant son fils dans ses bras, d'une voix déjà pleine de confiance.

Pendant qu'elle riait, toutes ses inquiétudes et ses craintes avaient été filtrées comme par les grosses mailles d'une passoire, et il ne restait plus que l'audace, aussi énorme qu'un rocher. Elle n'avait plus peur de rien.

Kyeong-hui avait toujours porté le brassard à trois rayures rouges des délégués, du début de sa scolarité, quand elle n'était encore qu'une petite fille aux cheveux coupés au carré, à sa dernière année d'université. Après son entrée dans le monde du travail, le titre de cadre l'avait suivie comme un fil accroché à une aiguille. Lorsque, parfois, elle commettait des erreurs, elle se savait protégée par le fait qu'un des membres de sa famille avait été assassiné par l'armée du Sud pendant la guerre de Corée. Quant à son mari, malgré son apparente médiocrité, il sortait d'une prestigieuse université révolutionnaire. De nature timide, il tremblait de peur pour un rien, mais franchement, pourquoi se sentait-il coupable et se faisait-il tout petit alors qu'il ne s'agissait là que des frayeurs d'un tout jeune enfant ? Soit, leur fils avait peur du portrait de Marx, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'elle et son époux s'opposaient à l'idéologie de cet homme.

— Après tout, même si je vous raconte tout... hahaha... il ne pourra rien m'arriver de pire que d'être soupçonnée d'espionnage !

En essayant de réprimer son rire face à l'absurdité de la situation, Kyeong-hui expliqua le problème à la responsable du Parti, d'abord ce qui était arrivé sur la place Kim Il-sung, puis la phobie de Myeong-sik, enfin la raison pour laquelle elle avait mis des doubles-rideaux.

— Dans ce cas, pourquoi fermez-vous aussi les doubles-rideaux de la fenêtre qui donne de l'autre côté, ce n'est pas nécessaire ?

— Si, parce que de ce côté-ci, on voit le portrait du Grand Leader accroché au fond de l'estrade.

— Et alors ?

— Vous connaissez le dicton qui dit qu'un enfant qui craint les tortues aura peur du couvercle d'une marmite...

Et elle lui raconta la fois où Myeong-sik avait été pris de convulsions en voyant le portrait de Kim Il-sung.

— Comment ? Il a peur du portrait de notre Grand Leader ?

Les yeux de la responsable du Parti brillèrent d'un éclat sévère derrière ses lunettes sans correction, mais Kyeong-hui, pleine d'aplomb, n'y prêta aucune attention.

— Voilà ce qu'il en est. Je vous ai tout dit. J'imagine que maintenant vous comprenez mieux l'histoire des doubles-rideaux. Je ne peux pas surveiller mon enfant en permanence, ni l'enfermer dans un placard. Que voulez-vous que je fasse ? Demain, pendant la cérémonie, je les laisserai ouverts.

— Non, ça ne suffit pas ! trancha la responsable comme un couperet, avant de poursuivre d'un ton agressif. Ce n'est pas un simple problème de rideaux. Cela touche aussi au système de l'idéologie unique de



notre Parti. Le bilan qui aura lieu après cet événement national va se focaliser principalement sur la question de la fidélité à l'idéologie, vous êtes au courant, n'est-ce pas, camarade gérante ? Bon, alors je n'ai rien de plus à ajouter.

Kyeong-hui voulut répliquer, mais la responsable s'était déjà éloignée vers le cinéma qui jouxtait la porte est, aussi vite qu'un milan noir une fois qu'il a saisi sa proie entre ses serres. A peine deux heures plus tard, les doubles-rideaux avaient disparu des fenêtres de l'appartement de Kyeong-hui. Ce n'était pas elle qui les avait retirés, mais son mari, Pak Seong-il.

Kyeong-hui, de très mauvaise humeur suite aux propos presque humiliants tenus par la responsable du quartier, préparait le dîner quand son mari rentra, plus tôt que d'habitude, et tonna en s'agrippant à la porte, sans même prendre la peine d'entrer dans la pièce, comme s'il était pressé par elle ne savait quoi :

— Mais enfin, chérie, pourquoi as-tu encore fermé les doubles-rideaux ?

Ses sourcils qui paraissaient encore plus noirs par contraste avec son teint pâle dessinaient un accent circonflexe inversé.

— Mais pourquoi tout le monde s'en prend-il à moi aujourd'hui ? Toi aussi, tu t'y mets ? rétorqua Kyeong-hui en fronçant les sourcils à son tour.

Lorsqu'il était arrivé, elle coupait une aubergine tout en adressant à son fils resté dans la chambre des paroles réconfortantes et affectueuses par les portes grandes ouvertes.

— Tu ne comprends vraiment rien de rien.

Sur ce, son mari se précipita dans la chambre et ôta brutalement tous les doubles-rideaux. Puis il revint dans la cuisine avec l'enfant dans les bras.

— Combien de fois te l'ai-je dit ? Et tu continues à faire la sourde oreille ! Cela fait pourtant un moment que tu as quitté ta province pour t'installer ici avec moi, mais tu ignores toujours comment on vit dans cette ville !

L'air exaspéré, il s'affala sur le seuil<sup>1</sup>, une jambe pendante, sans quitter des yeux le visage de Kyeong-hui.

— Avant-hier encore, je t'ai raconté un peu pour plaisanter l'histoire des lièvres qui possèdent trois refuges différents pour mieux assurer leur sécurité. Nous devons nous montrer aussi prudents qu'eux ; il faut toujours taper du pied sur un pont pour en vérifier la solidité avant de traverser. Voilà quelles sont les règles pour vivre ici, à Pyongyang.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous aujourd'hui ?

Sans répondre, son mari la fixa un moment, puis sortit une cigarette de sa poche de poitrine et l'alluma. Il aspira bruyamment trois, quatre fois de suite, avant de recracher la fumée dans un grand soupir.

— Est-ce que tu connais la théorie la plus remarquable parmi toutes celles établies par Marx ? demanda-t-il en levant le bras pour désigner le portrait de l'homme derrière la fenêtre.

— *Aïgo !...* C'est donc un jour si particulier aujourd'hui que je doive même revenir à l'époque où j'étais encore étudiante ? C'est pas vrai... lança-t-elle en lui riant au nez.

— Au lieu d'ironiser, écoute-moi attentivement. Bien sûr, tout est relatif, mais la théorie la

---

1. Dans les appartements en Corée du Nord et autrefois dans le Sud, la cuisine est en contrebas par rapport aux autres pièces.

plus intéressante de Marx, ce n'est ni la théorie du capitalisme, ni celle de la construction du communisme scientifique. Il s'agit en fait de la théorie de la dictature du prolétariat. Car si l'arme du capitalisme est le capital, celle du socialisme tel que nous le connaissons dans notre pays, c'est le prolétariat, la dictature du prolétariat, tu entends ? Les citoyens de cette ville savent parfaitement ce que ça veut dire. C'est pourquoi tout le monde ici vit comme « les lièvres qui possèdent trois refuges ». Mais toi, tu te conduis avec la plus grande insouciance. Tu comptes trop sur le statut de ta famille, comme si c'était une baguette magique capable de tout solutionner. Mais si un jour ce prolétariat a quelque chose à nous reprocher, ta famille ne pourra rien. Tu connais l'Eobi de la légende, mais tu ignores de quoi est capable l'Eobi de la réalité.

Les yeux du mari de Kyeong-hui brillaient d'ardeur. D'où lui venait une telle verve ? Kyeong-hui ne l'avait jamais vu comme ça. Néanmoins, contrariée depuis le début, elle attendit qu'il termine sa phrase et répliqua d'un ton catégorique :

— Ça suffit ! Je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui, mais je ne suis pas d'humeur à écouter ton discours philosophique !

— Tu vois, là encore tu fais preuve d'une incroyable naïveté, riposta-t-il en trépignant d'agacement, toujours assis sur le seuil. Je sors tout juste du bureau du directeur du Bowibu<sup>1</sup> de notre secteur, tu entends ? Le bureau du directeur du Bowibu !

— Le Bowibu ?

---

1. Le service des renseignements.

Kyeong-hui retrouva son sérieux et dévisagea un moment son mari. Elle venait de comprendre pourquoi il réagissait de la sorte.

— Ah, je vois. C'est à cause du code secret pour communiquer avec les espions ? C'est bien ça ? Hahaha !

— Quoi ? Toi aussi tu as été convoquée ?

— Non, mais tout à l'heure la responsable du Parti de notre quartier m'a dit qu'elle ne devait pas être la seule à avoir reçu cette dénonciation.

— Tu lui as tout raconté alors ? Je veux dire... la raison pour laquelle nous avons mis ces doubles-rideaux ?

— Oui, je lui ai tout expliqué. Il ne peut rien arriver de pire que d'être soupçonné de communiquer avec des espions, non ? Un code secret, tu parles, hahaha...

— Arrête de rire ! Ça n'a rien de drôle ! Lorsque je me suis défendu auprès du directeur du Bowibu en expliquant que mon fils avait hérité de ma santé fragile et qu'il souffrait de phobies, tu sais ce qu'il m'a dit ?

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— « On n'hérite pas que de la santé, l'état d'esprit se transmet aussi, vous ne l'ignorez pas, j'espère ? »

— L'« état d'esprit » ?

— Oui, toi et moi lui aurions transmis ce côté fragile et peureux, et donc cette crainte du Grand Leader. Voilà où il voulait en venir. Tu vois ? Et qu'est-ce que tu peux répondre à ça ?

— Eh bien...

— Comment allons-nous nous défendre ? Dis-moi !

Kyeong-hui se retrouva muette face aux attaques de son mari.

Un éclair aussi effilé qu'une lame de rasoir fendit le ciel derrière les fenêtres, aussitôt suivi d'un coup de tonnerre ; on aurait dit qu'un gros tambour dégringolait les escaliers de l'immeuble. A l'instant où le vent faisait claquer avec un bruit retentissant la porte d'entrée restée entrouverte, des gouttes se mirent à marteler violemment les vitres. La pluie faiblissait puis s'intensifiait de nouveau, par vagues, et cela dura ainsi jusque tard dans la nuit. Myeong-sik, dont le sommeil était léger, sursauta souvent et se réveilla plusieurs fois par heure. Pour le calmer et le rassurer, Kyeong-hui dut passer la nuit assise à son chevet. C'était veille de fête nationale, et tous les habitants de la ville devaient puiser toute l'énergie qu'il leur restait pour grimper la dernière crête de la montagne, la plus escarpée. Chaque fois que la pluie cessait, les lueurs clignotantes des lanternes électriques ornées d'inscriptions de fête formaient de magnifiques fleurs tricolores derrière les vitres, mais tout ça ne faisait qu'alourdir et encombrer le cœur de Kyeong-hui. Ces célébrations n'avaient rien à voir avec les fêtes familiales du Nouvel An et des Moissons.

Kyeong-hui somnolait un peu puis se réveillait brusquement et réconfortait machinalement son fils avant de dodeliner à nouveau de la tête quelques instants plus tard.

Le bruit de la pluie, du vent, le brouhaha de la vie nocturne... tous ces sons rassemblés en un accord assourdissant dessinaient un monde inconnu derrière les paupières de Kyeong-hui.

Quelque part au loin retentit un cri : « Eobi ! » Il se répercuta tel un coup de tonnerre dans toute la ville.